

# LE MONDE ILLUSTRÉ

59<sup>e</sup> Année — N<sup>o</sup> 3008.

SAMEDI 14 AOUT 1915

Prix du Numéro : 0 fr. 60

Rédacteur en Chef : ALFRED-JOUSSELIN



LE VAPEUR TORPILLÉ *DINORAH* ET SON COMMANDANT

On sait que le vapeur *Dinorah* qui transportait du blé, fut torpillé récemment, dans la Manche, à trois cents mètres de la côte, par un sous-marin allemand. Cette photographie nous montre la terrible blessure que produisit la torpille. [Auprès du navire, son commandant, le capitaine Prado, en civil.]

## CHRONIQUE DE LA SEMAINE

## A QUOI LES BOCHES S'AMUSENT

Il convient d'être juste même envers ses pires ennemis et nous devons reconnaître que le récent manifeste adressé par le Kaiser à ses peuples témoigne chez cet important personnage d'une qualité indispensable à tout souverain, mais qui, chez aucun autre, n'avait atteint un pareil éclat : c'est un formidable aplomb. Il proteste, en effet, par ce document, que ni lui, ni personne de son entourage, ne pensait à la guerre et que l'Europe s'est jetée traitreusement sur l'Allemagne, espérant l'étrangler par surprise. Or mentir avec une telle audace n'est point le fait d'un homme ordinaire ; d'autant plus que le monde entier sait, maintenant, à n'en pouvoir douter, que c'est, tout au contraire, le Kaiser seul qui est responsable des tueries actuelles, longuement et savamment méditées, et que, depuis des semaines et des mois, il préparait son nœud coulant afin de se ruer sur la France et de lui faire subir ce que les grinches appellent *le coup du père François*, stratagème ingénieux que les rôdeurs de nuit emploient pour attaquer par derrière, en lui serrant une corde autour du cou, le bon bourgeois attardé et sans méfiance qui traverse un pont, les deux mains dans ses poches, et qui, soulagé de son porte-monnaie et de sa montre, est ensuite jeté à l'eau sans plus de ménagements.

Telle était la tactique étudiée et préconisée dans les hautes sphères gouvernementales d'Allemagne. La chose est aujourd'hui devenue si manifeste, tant par la publication des documents diplomatiques, et même par notre insuffisance première de préparation, qu'elle ne supporte plus l'examen. Si le coup avait réussi, Guillaume s'en fût vanté comme d'un trait de génie ; il a raté, et Sa Majesté impériale en est réduite à crier, comme le font naïvement tous les délinquants pris sur le fait : « Ça n'est pas moi ! » L'Empereur est en cela de l'école d'Avinain, malfaiteur célèbre qui, le cou déjà dans la lunette de la guillotine, légua à tous les escarpes présents et futurs ce profitable conseil : « N'avouez jamais ! »

Par malheur pour la réputation de véracité du vaincu de la Marne et de l'Yser, tout s'accorde à contredire son impudente assertion ; et l'un des témoignages les plus accablants, que ne devront pas négliger les historiens de la guerre, c'est la main-mise par le caporalisme prussien sur toutes les forces morales de l'Allemagne. A peine ont-ils quitté le sein de leur mère que tous les petits *boches de lait* sont enrégimentés, casqués, sanglés, ceinturonnés et bourrés de coups comme s'ils étaient déjà soldats. Une récente photographie nous montrait les quatre enfants du kronprinz, dont l'aîné n'a guère plus de dix ans, alignés par rang de taille, la main sur la couture du pantalon, les yeux fixés à douze pas, et vêtus de la grise houppelande de campagne. Pour l'aîné, qui occupe l'aile gauche de cette effrayante ligne de bataille, la chose va encore ; il a l'air d'un gosse qui joue au soldat ; mais à l'extrême droite du corps d'armée princier se trouve un morveux de deux ans à peine, incapable de manœuvrer un sucre d'orgé, et qui, cependant, comme les autres, porte la casquette à macaron, les pattes aux épaules, les lourds souliers de marche, la tunique et le pantalon de gros drap qui seuls soutiennent sa frêle personne flageolante. Il faut être Prussien, et n'avoir, par conséquent, aucun sens du ridicule, pour affubler en troupière un bambin qui n'a jamais tenu en mains d'autre arme que son biberon, et pour livrer à l'admiration des foules une si navrante et désopilante image.

Ces quatre marmots sont en réalité des phénomènes : ils ne rêvent que guerre, massacre et annexion. Avant même qu'ils sussent se tenir sur leurs jambes, l'officier chargé de remplacer leur nourrice les habitua à manœuvrer des soldats de plomb. Leur chambre d'étude en contient une caisse grande comme une commode ; six tiroirs tapissés de drap vert renferment une armée, cavaliers, fantassins, artilleurs, pionniers, admirablement modelés et enluminés. Il y a là, en miniature, les plus fameux régiments d'Allemagne, d'Autriche, d'Italie, de Russie, de France et d'Angleterre. Ce jouet constitué, à

vrai dire, le seul passe-temps des princes et le lieutenant Von X..., leur éducateur militaire, paraît autant que ses élèves se plaire à jouer au soldat, se traînant sur les genoux d'un bout de la pièce à l'autre, et manœuvrant les troupes lilliputiennes, sous les yeux des bambins attentifs qui ne perdent pas un mot de ces précieuses leçons. L'institutrice anglaise dont M. de Wyzewa vient de publier les très précieux mémoires, fut, durant son séjour à la Cour de Prusse, vingt fois le témoin de scènes de ce genre, qui dégénéraient souvent en disputes aussi bruyantes et acharnées que si le sort de l'empire eut dépendu de la bonne marche de ces guerriers de plomb.

Ceci déjà l'avait grandement étonnée, mais l'éducation de ses élèves lui réservait bien d'autres surprises. Il y avait, en effet, dans le parc de la résidence où vivaient les petits princes, un pavillon où ils s'enfermaient fréquemment avec leur gouverneur, et d'où l'institutrice était régulièrement exclue. Quand elle passait à proximité de ce pavillon, elle entendait les cris de joie de ses élèves, et leurs battements de mains ; ce dont elle préjugait que le jeu auquel ils se livraient en ce lieu discret suscitait en eux un enthousiasme non dissimulé. Certain jour, le hasard d'un changement au programme quotidien amena l'institutrice à pénétrer dans le mystérieux pavillon : ce qu'elle vit la cloua d'ébahissement sur le seuil.

Posées sur une très vaste table, des petites maisons de bois, assez semblables à celles qu'on trouve dans les *bergeries* fabriquées à Nuremberg, figuraient une grande ville que l'anglaise reconnut sans peine : c'était Londres, avec son fleuve, ses parcs, ses ponts, ses monuments et ses faubourgs. Autour de cette capitale en réduction, se pressaient, extasiées, les quatre têtes aux cheveux dorés des jeunes princes, et aussi celle, non moins blonde, de leur petite cousine, une altesse de sept ou huit ans. Chacun à son tour, les enfants donnaient la volée à un mignon ballon en forme de saucisse qui s'en allait survoler la ville ; celui dont c'était le tour de jouer dirigeait plus ou moins adroitement l'appareil au moyen d'un fil dont il tenait l'extrémité dans la main ; une petite secousse imprimée à ce fil suffisait à ouvrir la trappe d'une minuscule nacelle suspendue au ballon et l'on voyait alors se répandre sur les toits une pluie de pilules blanches qui se brisaient en touchant le but.

Le lieutenant Von X... surveillait gravement la manœuvre et signalait les fautes d'un ton sévère :

« — Encore moins bien que les autres fois ! s'écriait-il. Vous lancez toujours trop de bombes et aux mauvais endroits. Regardez les taches blanches de mes bombes, à moi ; elles sont toutes sur les monuments les plus importants de la ville : le Pont, la Tour ou la Banque. Tenez ; observez bien comment je fais ! me voici au-dessus de l'abbaye de Westminster... »

Le lieutenant s'arrêta court. Il venait d'apercevoir l'institutrice anglaise que la stupeur immobilisait. L'officier rougit jusqu'aux cheveux et demeura interdit, sans même songer à lâcher le fil de son dirigeable qui s'en allait à la dérive arroser de sa farine de plâtre les faubourgs de la capitale anglaise. Ayant enfin repris un peu d'assurance, il expliqua, en balbutiant, que c'était là un jeu nouveau que le comte Zeppelin venait d'envoyer aux jeunes princes, lesquels s'en amusaient beaucoup et en tiraient un grand profit au point de vue de leurs études géographiques. D'autant plus que le jeu étant très complet, contenait également une maquette de Paris et une autre de Saint-Petersbourg. Le comte Zeppelin avait pensé, ajouta-t-il, que les enfants se fatigueraient vite du jeu, quelque séduisant qu'il fût, « s'ils avaient à travailler toujours sur la même cité ».

On doit noter que ceci se passait il y a trois ou quatre ans déjà, et c'est pourquoi il faut posséder un aplomb vraiment impérial pour déplorer aujourd'hui les cruautés de la guerre et soutenir que personne, en Allemagne, ne l'avait prévue ni désirée.

Ils ne pensaient qu'à ça, les Boches ; ils guettaient l'occasion jugée favorable et avaient tout employé pour y préparer la nation entière, hommes, femmes et enfants. Peut-être bien que, à l'heure où le herr lieutenant apprenait à ses élèves la façon de détruire Londres, quelque autre éducateur de son espèce expérimentait les gaz asphyxiants et projetait des puanteurs sur une

armée de souris ou sur des oiseaux encagés, au grand plaisir d'autres enfants princiers émerveillés de cet amusement.

Car il est à noter que les princes teutons, quels qu'ils soient, n'apprennent rien d'autre qu'à tuer des gens ou à détruire des villes. C'est la pensée constante, l'unique préoccupation, l'obsession, et ce ne sont pas les enfants seulement qui jouent au soldat, mais les hommes faits eux-mêmes n'ont pas d'autre divertissement.

On a publié, il y a quelques années, les souvenirs d'un jeune Français de vingt ans, M. Guy Balignac, qui passa *quatre ans à la cour de Saxe* (c'est le titre du livre), en qualité de précepteur français des trois jeunes princes fils du roi régnant et de cette princesse Louise qui, n'ayant pu s'accoutumer à l'atmosphère étouffante de la cour de Dresde, caporalisée à la prussienne, s'en alla prendre l'air autre part avec un jeune belge, le seul homme qu'elle eût jamais vu qui n'eût ni casque, ni sabre, ni éperons.

M. Balignac s'avisait bien que ses élèves, intelligents d'ailleurs, ne prenaient pas grand goût aux beautés de notre littérature. Dès la leçon finie, l'un s'en allait poser un petit torpilleur sur la pièce d'eau, l'autre élevait des fortifications dans le jardin, et le troisième méditait des mouvements tournants pour s'emparer du terrain concédé à ses petites sœurs dans le parc du château royal. Un roulement de tambour leur paraissait plus harmonieux que les plus belles tirades de Racine, et comme ils durent aller, certain jour, à Cannes, pour y assister à je ne sais quel mariage princier, le précepteur leur imposa, comme sujet de *style*, de noter en une page les impressions de leur court voyage sur la terre française. Vous imaginez peut-être qu'ils furent séduits par la beauté de la Côte d'Azur et par la magnificence des rives ensoleillées. Erreur : le petit prince Georges fut frappé surtout du délabrement du vieux fort d'Antibes : « Si un jour, écrivait-il, un vaisseau allemand vient devant ces fortifications, il les détruira facilement ! » Bon petit cœur ! L'autre, le prince Christian, remarque à Gênes que « le port est rempli de bateaux italiens très malpropres et qu'un seul navire est grand et beau — un navire allemand ! » M. Balignac dut éprouver, dans l'éducation de ces militaires en expectative, quelques déceptions, encore qu'il les taise discrètement, ayant reçu en Saxe un accueil froid, guindé, mais convenable.

Un jour même, il fut invité, par les officiers d'un régiment de la garde, à dîner au mess, où il n'entendait parler, tout le long du repas, que canons, baïonnettes, mitrailleuses et obusiers géants. Le dîner fini, on passe au salon ; tout de suite le jeune Français est installé devant une table et ses hôtes lui proposent une partie du *jeu de guerre*. Il s'excuse, alléguant son incomptence ; mais déjà le jeu est déployé : c'est une carte de France sur laquelle sont piqués des pions bleus et des pions noirs figurant deux armées ennemies. M. Balignac aura les pions bleus — c'est l'armée française ; dès les premiers mouvements il est repoussé et obligé de se replier sur Paris. Tous les officiers présents suivent la partie avec une sorte d'anxiété. Notre compatriote, imaginant qu'on s'amuse, prend la chose en riant : « — Je vais tenter une contre-attaque formidable », dit-il. Mais un grand diable de capitaine, arbitre du jeu, lui signifie qu'il ne peut que battre en retraite. Les pions noirs s'avancent jusque sous Paris, et là s'arrêtent comme s'il ne leur restait rien à faire.

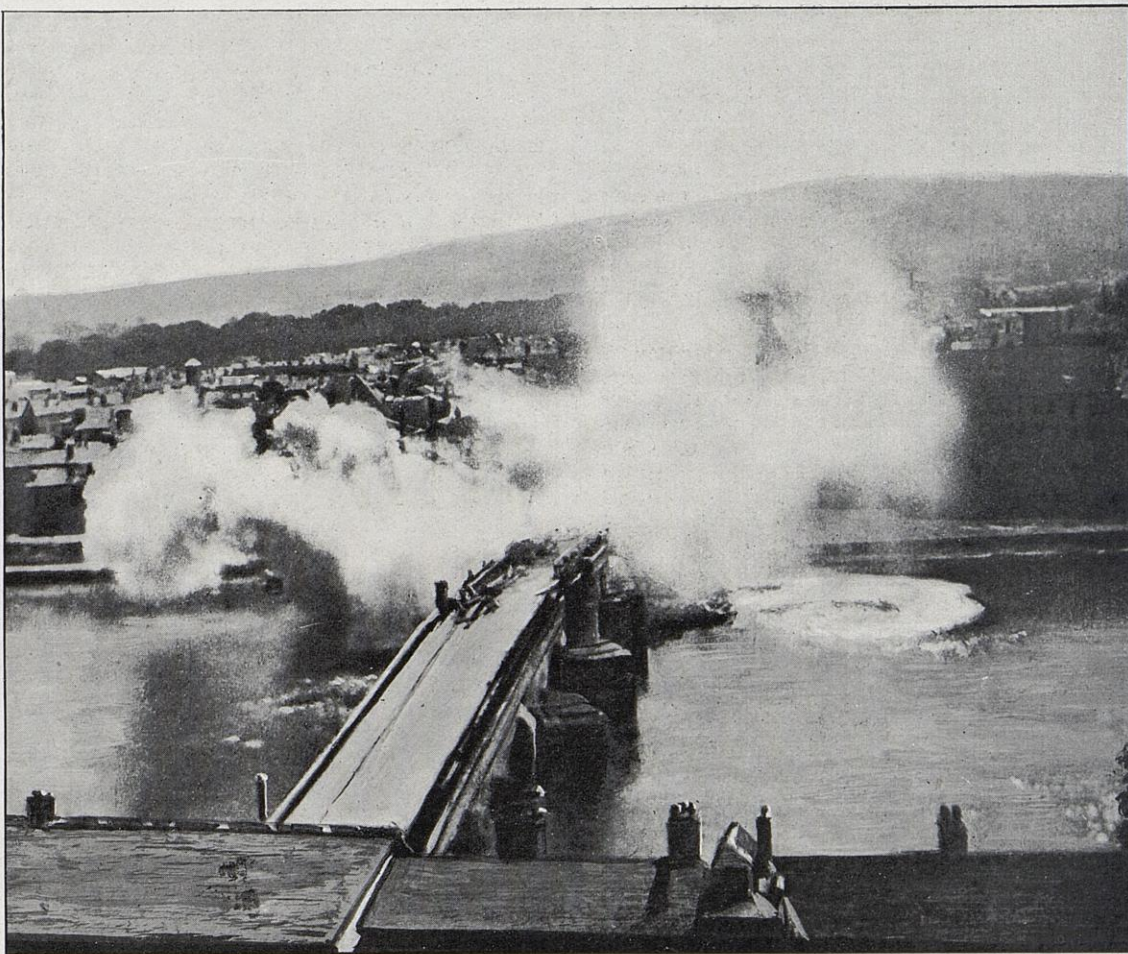
« — Comprenez-vous ? fait l'arbitre. Votre position est admirable ; la nôtre n'est pas désavantageuse ; la bataille va donc durer jusqu'à complet épuisement de part et d'autre. Il n'y aura ni vainqueur, ni vaincu. On fait la paix. Nous vous promettons notre solide amitié et vous nous rendez notre ancienne terre allemande, la Champagne ».

Notre compatriote pensait rêver. Où qu'il soit aujourd'hui, il doit se rappeler l'immobilisation des pions sur le jeu du mess de Dresde, et le pronostic de la bataille interminable jusqu'à complet épuisement. Mais qu'on ne lui dise pas que les Allemands ne songeaient pas à la guerre. Son livre, imprimé en 1913, est un flagrant témoignage qu'ils ne pensaient pas à autre chose et que leur Kaiser, une fois de plus, a menti en affirmant le contraire à la face de Dieu, « son allié ».

G. LENOTRE.



LE GÉNÉRAL SARRAIL. — Nommé commandant en chef aux Dardanelles, le G<sup>al</sup> Sarrail visite une dernière fois son secteur en France.



LE 105<sup>e</sup> BOMBARDEMENT DE PONT-A-MOUSSON. — Depuis un an, Pont-à-Mousson n'a pas subi moins de cent cinq bombardements. Heureusement tous les obus allemands n'atteignent pas leur but; la Moselle en reçoit un bon nombre qu'elle rend inoffensifs.



APRÈS UN ARROSAGE DE 75. — « On voyait voler au-dessus des tranchées ennemies des bras et des jambes déchiquetées par nos obus ». — Cette phrase d'un récent communiqué n'exagère rien. Voici un coin du champ de bataille que nos troupes viennent de reconquérir : il est jonché de jambes et de bras épars. Jamais peut-être photographie n'évoqua de manière plus saisissante les horreurs de la guerre.

## GUERRE MODERNE — ENGIN NOUVEAU

Ainsi que viennent de l'affirmer une fois de plus, en de superbes discours, le Président de la République, les Présidents de la Chambre et du Sénat, puis le chef du Cabinet, la France songeait si peu à commettre une agression contre l'un quelconque de ses voisins, qu'elle n'était pas prête du tout à faire la guerre, qu'elle n'avait pas de grosse artillerie, pas de munitions d'avance, qu'elle n'avait ni inventé ni préparé toutes sortes d'engins nouveaux, diaboliques inventions, que les Allemands, au contraire, avaient soigneusement mis au point et fabriqué en grand.

Eux, nos ennemis, dans le silence et dans un recueillement fébrile, nous préparaient maintes surprises de poids ! Ils se préoccupaient d'abord, de l'emploi de l'artillerie lourde par grandes masses sur les champs de bataille. Autrefois les grosses pièces, que l'on ne songeait pas à faire évoluer en tous sens, au moindre appel, demeuraient solidement établies sur des remparts, devant des forteresses à réduire à merci, ou dans des fortifications spéciales soigneusement aménagées par le génie. Les Allemands les firent promener et les amenèrent inopinément sur les points où ils voulaient pousser des offensives irrésistibles. Devant la Dunajec, Makensen, ayant mis en batterie quinze cents pièces lourdes, put déclencher un ouragan de feu et de mitraille, comme jamais on n'en avait vu. Une attaque ainsi préparée ne saurait guère échouer, il serait puéril de ne pas le reconnaître.

Mais tant d'autres engins de guerre avaient été créés et fabriqués en quantités considérables ! A tout seigneur, tout honneur. Citons, d'abord, le mortier de 420, de proportions colossales, qui en quelques jours triompha de tous les bétons et de toutes les cuirasses. Son rôle, à lui, était de rendre vaines et illusives les fortifications permanentes les plus impressionnantes et les plus soigneusement établies. Liège, Namur, Anvers, de même que Maubeuge témoignèrent, hélas, de la formidable puissance de ces machines brutales. Krupp tenait à se signaler dans la course aux inventions malfaisantes : il poussa activement la fabrication des énormes canons qui portent à trente-cinq kilomètres le secret projet des Teutons était de se servir de ces mastodontes pour mettre à mal l'Angleterre. Quelques-uns de ces géants installés au Cap Gris-Nez et dans les environs de Calais, auraient eu pour mission de bombarder Douvres et la côte anglaise. Jusqu'ici ils n'ont pu encore s'installer au point où ils doivent asseoir leur masse formidable.

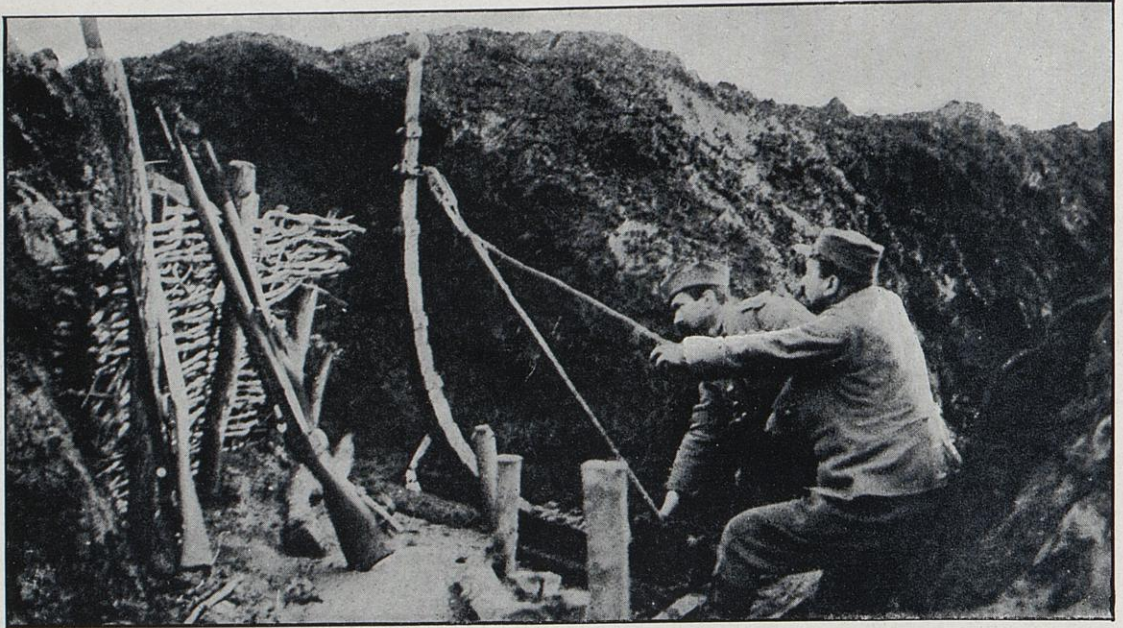
Mais, à côté de tous ces phénomènes de l'art balistique, les Allemands avaient approfondi une foule d'inventions honteuses et scélérates, dont ils comptaient bien se servir inopinément et qui, espéraient-ils, plongeraient dans la stupeur et dans l'affolement leurs adversaires. Comment une nation civilisée peut-elle concevoir l'idée d'avoir recours à de semblables moyens, voilà certes ce que je ne me chargerai pas d'expliquer, ce que je n'essaierai même pas de démêler ! Les gaz asphyxiants furent préparés dans l'ombre. Puis on fabriqua fiévreusement les lance-mine, les grenades à main, les liquides brûlants, toutes les odieuses infamies que nous voyons employer contre nous depuis tant de mois. L'Allemagne, lorsqu'elle entra en campagne, était pourvue d'un matériel immense, soigneusement entassé dans ses arsenaux et insoupçonné de tous. Elle était sûre des méthodes inédites qu'elle comptait employer contre ceux qu'elle allait attaquer, et elle avait amené à la perfection les inventions scélérates qui devaient lui donner un écrasant avantage sur des adversaires loyaux et chevaleresques.

La poudre — qui s'appelle la trinitrotoluène — dont elle ne s'enorgueillissait pas et dont elle ne vantait pas les mérites, comme certains eurent le tort de le faire, en clamant au monde la puissance de leurs explosifs, sa poudre avait de sérieux avantages sur la lyddite : elle était beaucoup plus stable, pas acide et ne formait pas de composés dangereux. Elle demeurait inattaquable à l'eau et à l'air : tandis que le choc d'une balle de fusil fait détonner le coton-poudre et la lyddite, il laisse la trinitrotoluène inerte : bref c'était le plus sûr de tous les explosifs modernes.

Comme aspect ce composé se présente sous les espèces d'une poudre jaune, en petits cristaux, assez semblables à l'acide picrique. Il est, paraît-il, un des sous-produits du goudron de houille, et tiré du toluène ou toluol qui offre beaucoup d'analogie avec la benzine. Les effets de ce brillant explosif sont des plus remarquables et des plus « satisfaisants » pour la nation qui l'emploie.

Il ne faudrait pourtant pas lui supposer des pouvoirs qu'il n'a pas... Nous sommes portés à nous exagérer beaucoup la force nocive des explosifs qui sont employés contre nous, et à ce propos il se débite dans le public des inexactitudes tout à fait désastreuses.

Beaucoup de braves gens sont persuadés qu'une troupe d'avions ou de zeppelins allant se prome-



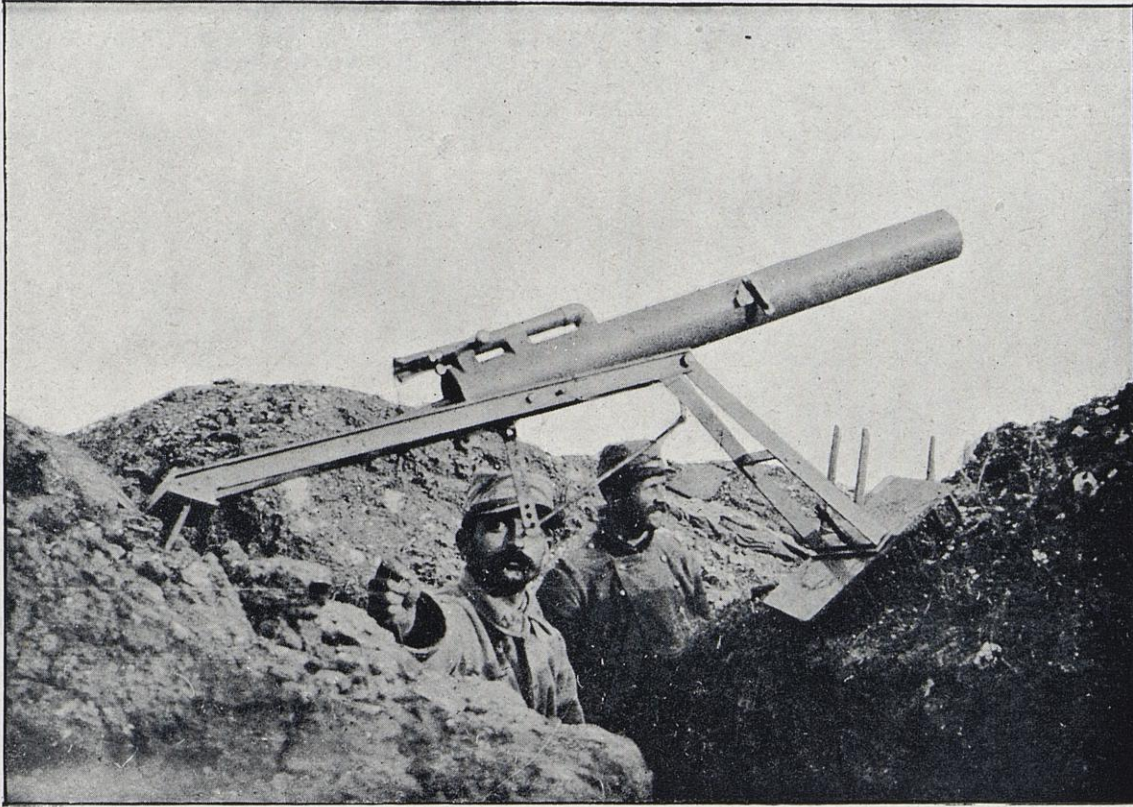
Nous en revenons aux procédés de guerre de nos lointains ancêtres. Le catapulte !...



Le canon avec lequel on fit les essais de l'obus à ailettes.



Les Commissions d'examen et de réception suivent avec attention et passion les effets des nouveaux projectiles qui leur sont soumis.



Le lance-bombes occasionne dans les tranchées ennemies d'indescriptibles ravages.



L'obus à ailettes fait lui aussi merveille sur tout notre front.



Il existe un modèle réduit de crapouillot — véritable bijou et sévère joujou — qui ne vise qu'à atteindre la tranchée d'en face.

ner au-dessus de Londres pourraient réduire en poussière des quartiers entiers de la belle capitale de nos alliés. Cela c'est un enfantillage, fort heureusement. Ce qui fait le pouvoir mystérieux d'une matière détonante, c'est qu'elle augmente de deux, trois ou quatre mille fois son volume en passant de l'état solide à l'état gazeux. Elle brise ce qui s'oppose à cette extension de volume, mais sa puissance ne va pas au delà. Les explosifs modernes dont la déflagration est instantanée et dont la masse entière passe d'un seul coup de l'état solide à l'état gazeux « effondrent » ce qu'ils touchent, brisent ce qu'ils rencontrent, mais n'ont d'effet que sur les objets avec lesquels ils sont en contact. Leur action est donc assez limitée. Un savant a expliqué qu'une cartouche de fulmi-coton placée sur le côté d'un rail le fendra, mais placée à dix centimètres de distance de ce rail, elle ne produira plus aucun résultat. « Ce serait donc une absurdité de croire qu'une bombe tombant sur un trottoir peut renverser les murs d'une maison ». Ce qui est le plus remarquable dans la nouvelle torpille aérienne que les Allemands lancent sur les lignes alliées c'est la façon dont se meut cet engin. La torpille allemande a assez l'aspect d'une sorte de dirigeable pourvu de propulseurs électriques et dirigé par les ondes hertziennes. Théoriquement, elle peut se maintenir en l'air pendant trois heures et parcourir trois kilomètres. On la lance au moyen d'un tube lance-torpilles ordinaire ; au moment du départ, les deux propulseurs et les deux hélices de sustentation sont mis en marche automatiquement. La torpille aérienne qui a deux mètres quinze de long ressemble, en somme, à une torpille sous-marine. A son arrière un accumulateur actionne en moteur électrique, lequel est mis, lui-même, en mouvement par des ondes de télégraphie sans fil. Pour se mouvoir et se soutenir, la torpille qui est plus lourde que l'air a donc ainsi que je viens de le dire, deux hélices propulsives et deux hélices sustentatrices. Une fois lancée elle pique vers le but visé et prend la position verticale, en même temps que les hélices s'arrêtent et que le détonateur disposé à son extrémité fait éclater la charge explosive. Cet engin destiné tout d'abord à compléter l'armement des zeppelins, a été très perfectionné et constitue, la chose est certaine, une arme indépendante et fort redoutable : mais ce qu'il conviendrait de savoir c'est si, pratiquement, elle fonctionne aussi exactement que, théoriquement, elle semble vouée à le faire... De toutes façons, c'est une trouvaille qui, elle aussi, porte bien la marque de son pays d'origine : de semblables inventions et de tels procédés de guerre ne pouvaient évidemment voir le jour qu'en Germany !...

Des combattants armés de si nombreux et si extraordinaires engins, se servant de poudres si perfectionnées — ce mot ne hurle-t-il pas d'être employé en semblable matière ? — déclenchent forcément, lorsqu'ils attaquent, de furieux et invraisemblables tumultes. Les lettres, venues du front, sont très explicites à cet égard. Entre mille autres billets qui nous donnent une juste et très réaliste impression de ce qu'est la lutte, lorsqu'une offensive un peu sérieuse se déclenche, nous en choisisons un qui est tout particulièrement évocateur :

« J'ai assisté, ces jours-ci, à la canonnade la plus formidable que j'aie vue depuis le début de la guerre. Aucune imagination, aucune description ne peut en donner même une faible idée. Songez que l'attaque fut préparée par un feu d'artillerie de centaines de pièces dont beaucoup de grosses, et que le tir a duré d'une façon intense et ininterrompue pendant quatre heures. L'intensité allait croissant, pour atteindre aux dernières minutes le maximum de violence. Aux canons s'ajoutaient de nombreux lance-bombes. Ces bombes, chargées de vingt-cinq kilos d'explosif, font un vacarme étourdissant. Enfin, au bout des quatre heures de préparation de l'attaque, des mines creusées à huit ou dix mètres de profondeur, et renfermant des milliers de kilos d'explosifs sautèrent l'une après l'autre. Le tableau était inouï, effrayant, infernal. Les lignes sur plusieurs kilomètres de largeur et environ sur un kilomètre de profondeur étaient noyées dans une fumée opaque, impénétrable, qui allait s'épaississant d'instant en instant, et dans cette mer de fumée des centaines de projectiles éclataient simultanément, en produisant des colonnes denses de fumée noire s'élevant sans cesse, serrées vers le ciel. Et cela dura quatre heures ! »

Voici encore une autre lettre qui mérite qu'on la cite :

« C'est la plus dure et la plus terrible affaire à laquelle j'ai pris part. En quelques mots rapides, voici ce qu'il y a eu. Dans la nuit de samedi à dimanche notre bataillon est remonté aux tranchées. Les obus tombaient d'une façon effroyable. J'ai trois hommes tués à côté de moi et huit blessés : il faut les enjamber. J'étais éclaboussé de sang comme un boucher. J'ai été prendre position sur la gauche, où il y avait un terrible trou dans nos lignes, avec mission de chercher à me mettre en liaison avec un bataillon qui avait dû se trouver

sur notre gauche. Toute la nuit j'ai cherché cette liaison sans la trouver...

« Dans la seconde nuit, les Allemands ont tenté une nouvelle attaque. Ils se sont servis de gaz asphyxiants, et de jets de pétrole, qui, heureusement, ont eu peu d'effet. Mais je n'avais jamais assisté à un spectacle pareil. Toute la ligne s'est tout à coup enflammée.

« Notre artillerie nous a admirablement soutenus. Le spectacle et le concert véritablement infernaux sont indescriptibles. Tout donnait. Les deux artilleries, de tous calibres, crachaient de façon inimaginable. Les mitrailleuses, les fusils, les grenades pétardaient à qui mieux mieux. Des centaines de fusées lumineuses striaient le ciel ; la terre et le ciel semblaient réunis par une ligne de feu. C'eût été un tableau magnifique pour un spectateur... désintéressé. Pour moi, je n'avais guère le temps de penser. Mon revolver à la main, je circulais pour ranimer mes hommes.

« On se demande comment on peut sortir indemmes de ces fournaies-là ! Tout auprès de moi, un obus tombe en plein dans un boyau. Au moment où je vais voir s'il ne m'a pas tué de mes hommes, un second obus éclate au-dessus de ma tête. Je n'ai rien par miracle... »

Autre lettre, sur le même sujet : celle-ci s'agrémente de notations qui composent une série d'après et de poignantes eaux-fortes :

« Nous sommes cantonnés aux Islettes, et nous

desservons les postes avancés de la C... et de la forêt de la H... Nous restons éloignés de quinze cents mètres des Allemands, et si nous entendons les explosions des marmites, des crapouillots et des torpilles, si un obus tombe près de nous, nous sommes moins exposés que dans notre précédent secteur.

« Ici, je recueille d'inoubliables impressions de cette guerre, que ceux qui sont restés au foyer ne peuvent imaginer : la canonnade qui gronde avec ses mille voix différentes, petits mortiers, pièces de 75, de 77, obusiers et gros canons. Les fusées multicolores, qui éclairent, d'une fantastique lueur, les lignes sinueuses des tranchées, les villages abandonnés et en ruines, dont le moindre bruit fait frémir la solitaire détresse. Les scènes à la Rembrandt, qui s'agissent tragiquement dans le clair obscur des postes de secours ; soldats ensanglantés, silhouettes blanches des majors et des infirmières. Et les incessants mouvements des troupes, le jour et la nuit, les défilés de nos fantassins poussiéreux et traînant la patte, les convois d'artillerie, la circulation ininterrompue des autos, et le transport des troupes, au soir tombant, dans 150 ou 200 camions rapides et silencieux... »

« Et encore ce contraste d'une splendide et florissante nature, tout ensoleillée, témoin impassible des tueries et des massacres. Lignes onduleuses de l'Argonne, prairies grasses, frais taillis, futaies majestueuses si souvent fauchées, décapées

par de brutaux obus. Et les campements pittoresques de nos poilus, dans les vallées abritées ou dans les forêts : cabanes, tonnelles, huttes en terre, enfantées par l'ingéniosité, et qu'un souffle furieux, une pluie de feu détruisent tout d'un coup... »

Que d'horreurs ! que de félonies ! que de hontes, que de crimes de lèse-humanité !...

Oui, voilà ce que les Allemands ont inauguré, comme procédés de combat, voilà comment ils font la guerre. Longtemps nous résistâmes sans vouloir nous plier à ces mœurs-là : longtemps nous continuâmes à nous battre à armes loyales et franches ; mais les maudites innovations de nos ennemis continuant à se faire jour, il eût été puéril et ridicule de s'obstiner à ne pas se défendre avec les armes mêmes que l'on employait contre nous. Il paraît que nous avons maintenant tout ce qu'il faut pour rendre œil pour œil et dent pour dent.

Les photos que nous donnons ici démontrent que, nous aussi, nous possédons des obus à ailettes, des torpilles aériennes, de même que nous employons les grenades à main, les pétards et en général tout ce qu'il faut pour nous bien défendre contre nos sauvages adversaires. Tout le peuple de France sera reconnaissant au gouvernement d'être entré dans cette voie et d'avoir mis à la disposition de nos braves « bonhommes » les armes qui rétablissent l'égalité entre les Allemands et nous.

J.



LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE EN BELGIQUE. — C'est à La Panne, dans une villa de la côte belge, qu'est maintenant établi le quartier général du roi des Belges. Le Président Poincaré, accompagné de M. Millerand, a récemment rendu visite au noble souverain dans cette villa. Notre photographie montre le roi et le Président se rendant à une revue des troupes belges. A la gauche du roi, M. Millerand.

## VERS LA REPRISE DE L'ALSACE

Il y a eu un an, exactement à la date du 7 août, que nous pénétrions en Alsace et qu'en occupant Altkirch, nous faisons flotter le drapeau de France sur cette parcelle du territoire reconquis.

Depuis lors, on a pu suivre, avec quelle joie, nos incessants progrès dans cette région où nous poursuivons nos opérations avec autant de méthode que de vigueur : opérations forcément lentes du fait même de la nature du terrain et aussi de la résistance très forte de l'adversaire qui s'accroche désespérément aux dernières pentes boisées précédant la plaine d'Alsace.

Déjà, de plusieurs points, nous la dominons en tenant de plus en plus solidement les positions conquises, et devant la persistance et l'énergie de notre effort, il est évident que nous ne tarderons plus à obliger les Allemands à renoncer d'abord à la Haute-Alsace et, peu après, à toute l'Alsace où dès qu'ils y ont mis le pied, chacun de nos soldats semblait déclarer : « J'y suis ! j'y reste ».

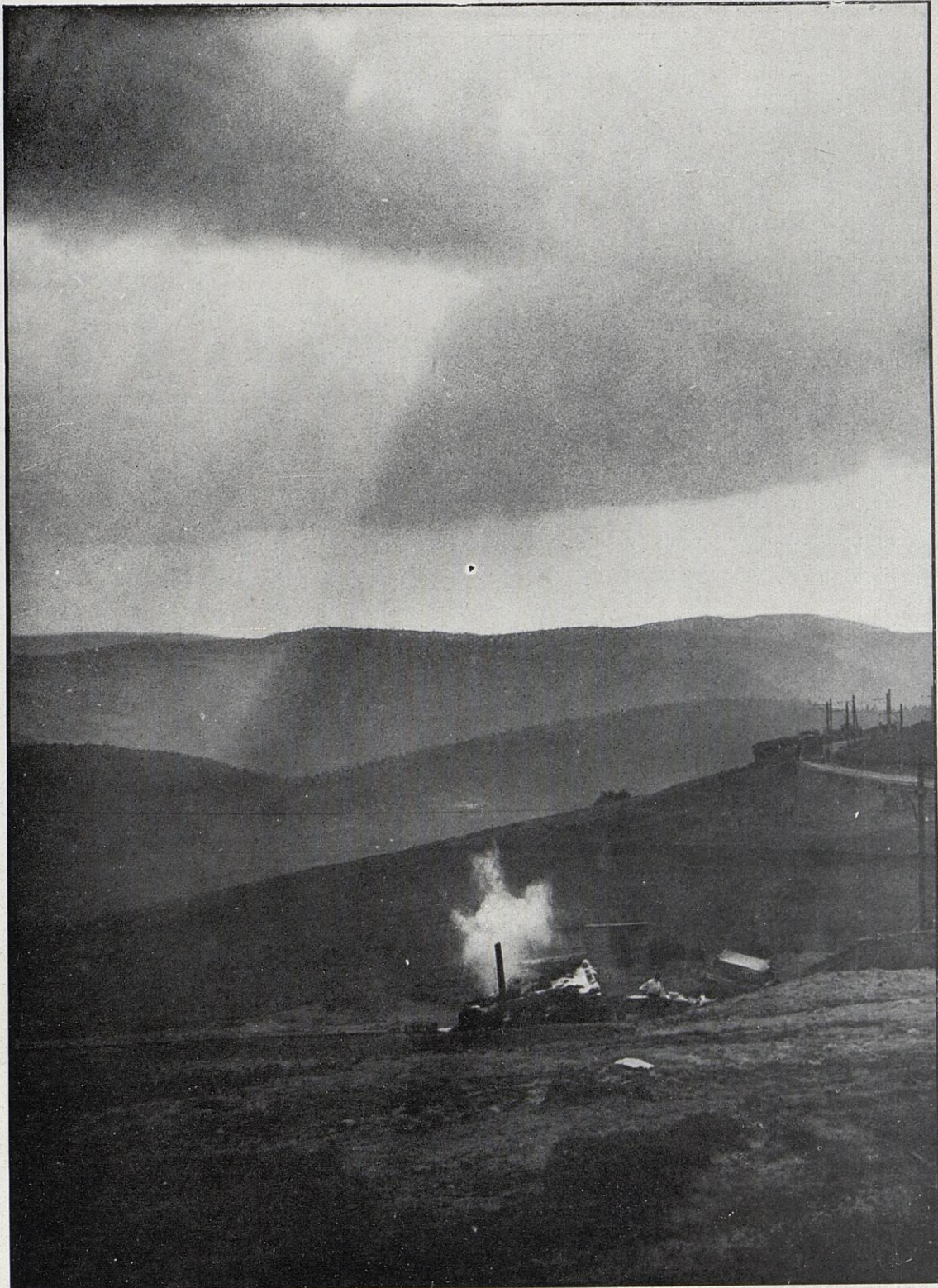
Dès à présent, la vallée si pittoresque de Saint-Amarin qui aboutit à Thann est entièrement entre nos mains et depuis des mois, malgré les tumultueux combats qui se livrent au pied de l'Hilsenfirst et du Langenfeldkopf, on pourrait s'y croire loin du théâtre de la guerre. Cela tient à l'empressement que nous avons apporté à faire revivre l'industrie de cette vallée qui est entièrement isolée de l'Allemagne, et à lui procurer des débouchés nouveaux. Nous y avons donc remis sur pied les anciennes fabriques qui, avant 1870, assuraient la prospérité de la contrée. L'une des plus connues fait remonter son origine à la fin du dix-huitième siècle où, déjà elle était célèbre comme manufacture royale.

Cette fabrique, qui occupait environ deux mille cinq cents ouvriers, a repris, ces temps derniers, toute son activité, et nous en bénéficions en recevant ses produits (soies imprimées, crêpes, cotonnades et indiennes) en franchise de douane. Déjà, toute la vallée a repris un aspect absolument français. Le facteur, raconte un journal suisse, se rend de maison en maison, coiffé de la casquette bleue ornée de la cocarde tricolore, et l'on voit de nouveau un garde-champêtre français. Une grande animation règne sur la route de la vallée ; mais pour l'instant, comme de juste, elle est exclusivement militaire, et les travailleurs des champs sont, presque tous des femmes ou des vieillards.

A Thann, en raison des dégâts causés par les violents bombardements dont la jolie cité a eu à souffrir, il n'y a pas encore une reprise aussi sensible de la vie. Beaucoup d'habitants ont élu domicile, provisoirement, dans une autre partie de la vallée, jusqu'à ce qu'on ait reconstruit les édifices démolis par les projectiles et parmi lesquels l'école.

On rapporte qu'au cours des bombardements, de nombreuses personnes durent chercher un refuge sous le tunnel de Bitschwiller. Y ayant trouvé un wagon de marchandises abandonné sur la voie, elles s'ingénierent à le transformer en logis, et depuis lors s'y sont fixées.

On signale, aux plus récentes nouvelles, une activité extrême autour de Munster qui est la fourche des deux hautes vallées dont la réunion forme la Fecht, et quant aux attaques perpétuelles tentées



A L'HARTMANNSWILLERKOPF. — Ce chalet de montagne dans ce paysage imposant n'est autre qu'une baraque-cuisine de nos soldats.



NOS AUTOS-CANONS EN ALSACE. — Armes redoutables, et d'ailleurs redoutée des Allemands, ces autos-cannons dont voici une section dans le plus pur paysage alsacien. Ils peuvent atteindre une vitesse de 60 kilomètres à l'heure et tirent une bonne moyenne de vingt coups à la minute. On peut croire que leur petit obus de 47,5 mm n'est guère populaire chez les soldats allemands!

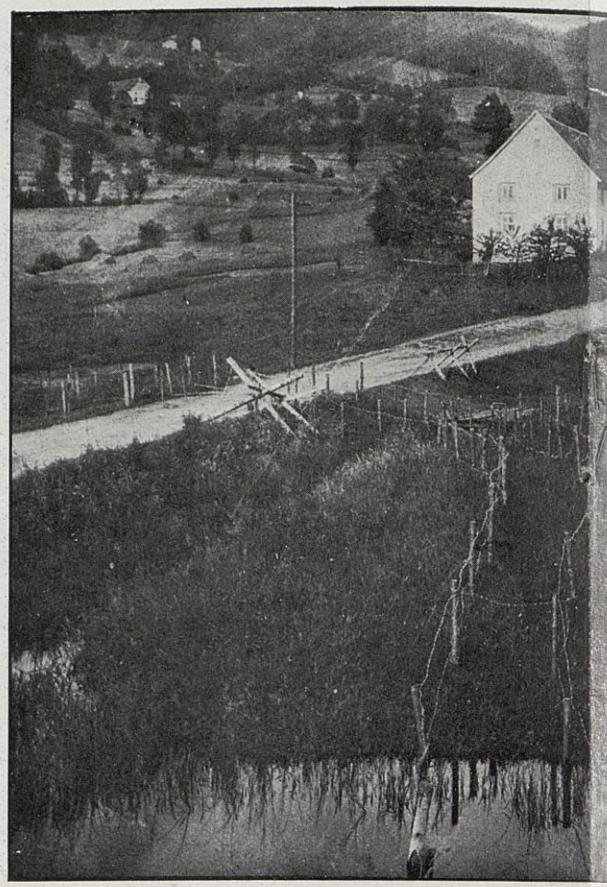


LA PRISE DE L'ÎLOT DE L'ÉGLISE A ABLAIN-SAINTE-NAZAIRE. (Dessin exécuté d'après ses croquis, par D. CHARLES-FOUQUERAY.)

On se rappelle ce haut-fait de nos soldats qu'un long communiqué de l'état-major relata dans tous ses détails voici près de deux mois : la prise d'Ablain-Sainte-Nazaire dans un merveilleux élan qui dépassa Carency et nous rendit maîtres de ce village que l'ennemi incendia avant de l'abandonner. Autour de quelques maisons seulement l'ennemi résista à la furia de nos soldats : c'était l'îlot de l'église. La lutte fut, là, farouche, sanglante. Notre dessinateur se trouvait dans la région à cette époque : il put prendre sur le vif de nombreux croquis d'après lesquels il vient de terminer la composition que nous publions ci-dessus et qui retrace avec une aptitude saisissante la résistance opiniâtre des Allemands en ce coin du champ de bataille.



DANS LES VOSGES. — Un tournant dangereux, ce passage par où il faut ramener les blessés de nos dernières positions. Le dévouement de nos infirmiers n'hésite pas devant les difficultés du parcours où pleuvent, par surcroît, les marmites allemandes.



— Les routes et les rivières sont traversées par des fils de fer barbelés et hérissées de chevaux de frise. L'ennemi ne triomphera pas de ces obstacles aujourd'hui notre nous

sur nos lignes, elles sont partout repoussées avec succès. Sans doute, ainsi que l'écrivait ces jours derniers un de nos confrères, il faut s'attendre encore à de rudes coups, mais déjà, la direction des opérations n'est plus pour nos adversaires. Quand ils la ressaisissent, par hasard, elle n'est plus pour eux qu'une série d'expédients désespérés. Ils écartent un danger, un autre renaît. Fearlons nous-mêmes, pour un instant, cette variation quotidienne enregistrée par les communiqués, et voyons au delà de la réalité des faits d'ensemble. « Pour qui examine la longue suite des échecs, des expédients, des victoires à la Pyrrhus qu'est l'histoire de l'Austro-Allemagne depuis un an, il ne saurait y avoir de doute... Sur la faiblesse d'ensemble de ces deux « puissances » désorbitées, comparée aux alliés, il n'y en a jamais eu, même pour elles. Elles ont essayé de compenser cette faiblesse par tout ce que l'art de la guerre,

une longue préparation et les ressources les plus criminelles peuvent fournir. Tout a été vain. Malgré tout, l'heure de l'échéance est arrivée. Comment ne pas en être convaincu, lorsque l'on constate l'affaïssement moral de nos ennemis qui, manifestement, en ont assez. On en trouverait la preuve dans les propos d'un sous-officier allemand qui interrogé par un français sur ses sentiments au sujet de l'issue de la guerre répondait : « Les officiers nous disent (car maintenant, ils parlent, et même discutent avec nous), que l'Empereur fera la paix quand il voudra et comme il voudra. Ils nous affirment que la France est à la veille de devenir notre alliée contre l'Angleterre. A la croire, nous irions bientôt à Calais, mais avec vous. Après, nos deux nations alliées se partageront la Belgique et se mettront d'accord sur toutes les questions. Mais nous commençons à nous apercevoir que nos chefs se moquent de nous. Et la foi dans la parole de l'Empereur s'émeuse,

elle aussi, car, à la suite du fameux discours de Roulers, il y a quatre mois, discours dans lequel le Kaiser annonçait un nouvel élément de force et de victoire, rien n'est venu justifier ses promesses. « Les chefs, a déclaré le sous-officier, nous ont dit qu'il s'agissait des gaz asphyxiants ; je dois vous avouer, — mais peut-être ne me croirez-vous pas, — que beaucoup d'entre nous réprouvaient cette façon de lutter, d'autant qu'un grand nombre en étaient victimes, durant les essais. Pourtant, on disait : soit ! Si cela peut mettre fin plus tôt à la guerre. Mais présentement, nous voyons bien que cela ne sert à rien. « Alors, on nous leurre avec autre chose. Personne ne devine ce que cela peut être ; mais lorsqu'on demandera des hommes pour les essais, on se méfiera ». De notre côté, le moral est meilleur, et j'en reçois l'assurance d'un de nos braves collaborateurs qui, depuis le début des hostilités, fait son devoir au



traversées par des fils de fer barbelés et hérissées de chevaux de frise. L'ennemi ne triomphera pas de ces obstacles aujourd'hui notre nous



— C'est à travers les routes et les sentiers, sans cesse marmités par l'ennemi, que nos muletiers doivent aller relever les blessés. Leur dévouement s'entoure de précautions de toutes sortes, d'ailleurs nécessaires pour qu'il puisse être efficace.

front où il s'est rendu à peine remis d'une grave maladie qui avait failli l'emporter. Depuis lors, malgré les épreuves si rudes de cette terrible campagne, sa santé s'est rétablie miraculeusement et, son énergie aidant, il témoigne d'une confiance admirable et réconfortante que résume cette phrase de sa lettre. « Enfin ! le vin est tiré. Il faut le boire, quoique ce ne soit pas nous qui ayons ouvert les portes de la cave. La France est une mère si belle qu'il faut oublier pour la défendre toutes ses petites souffrances et tous ses intérêts ». Et en me parlant d'une blessure en plein visage qui a failli le défigurer, il ajoute avec cette belle humeur merveilleuse qu'il partage avec ses héroïques compagnons : « Cela ne m'empêchera pas de trouver, après la guerre, la compagnie à laquelle je raconterai des histoires sentimentales jusqu'à la fin de ma vie ». Et maintenant, que l'on compare les états d'âme :

celui du soldat allemand, et celui du troupière français pour y puiser un puissant réconfort lorsque nous voyons qu'après un an de guerre nos hommes ont plus que jamais la certitude de vaincre, tandis que les leurs, à l'exemple de leur Empereur qui déjà parle d'une paix honorable, aspirent de toutes leurs forces à la paix, tout simplement, honorable ou non pourvu qu'on en finisse. Et s'il fallait encore une preuve de ce que nous avançons au sujet de la contenance de nos troupes, nous n'en saurions fournir une plus concluante que cette petite anecdote ayant justement pour cadre un village alsacien, et pour personnages nos vaillants alpins, surnommés : « les diables bleus », dont les exploits tiennent de la légende. Tandis que les obus pleuvent et que les projecteurs sillonnent le ciel pour dévoiler les manœuvres des avions ennemis, les sons d'un orgue de barbarie se font entendre au fond d'une ruelle sombre. On est joyeux par là et, dans une vieille au-

berge, sans se soucier des projectiles éclatant aux environs, des soldats dansent entre eux. Ils sont là, une quarantaine, alertes, contents, après quatre jours de lutte contre un ennemi qui ne leur a pas laissé deux heures de repos, de se délasser en se divertissant un brin. Ceux qui ne dansent pas regardent, visiblement amusés, tandis que d'autres s'entretiennent autour d'une table rustique, et ce tableau imprévu emprunte à l'ambiance une signification très haute puisque ces hommes qui ont vu la mort de si près, et qui la sentent à chaque instant menaçante sur leur tête, conservent assez de liberté d'esprit pour se divertir, dès qu'ils en trouvent la possibilité. Faisons donc confiance à ces modestes héros qui ne soupçonnent même pas la beauté de leur geste, et qui, après le bal, se battront d'aussi bon cœur qu'ils ont dansé, pour expulser définitivement les Allemands de nos provinces glorieusement reconquises. P. de C.



LE BAIN DE NOS SOLDATS A

— Décor pittoresque et déconcertant, cette station balnéaire qui



lac.



LA RETRAITE DES RUSSES EN POLOGNE. — Il ne nous parvient du front oriental qu'un très petit nombre de photographies : la censure s'exerce là-bas avec une rigueur impitoyable et d'ailleurs justifiée, et puis les communications postales sont, on le sait, difficiles et d'une lenteur extrême. Nous pourrions publier, sur ce théâtre d'opérations, des documents montrant le pays ou les villes dans leur condition de vie ordinaire. On nous saura gré, peut-être, de répugner à ce stratagème. Les deux documents que nous reproduisons sur cette page ont le mérite d'être exacts. Celui-ci nous montre une colonne d'infanterie russe traversant une ville de Pologne, au cours de la retraite stratégique qui vient de se terminer par l'évacuation de Varsovie. Il permet de voir en quel ordre, avec quelle simplicité et quelle sûreté s'effectua ce mouvement ordonné par la sagesse du grand-duc Nicolas. Bientôt, quand ils seront suffisamment pourvus des armes et des munitions qui donnent la victoire, les Russes réoccuperont ces territoires où le pillage allemand n'aura pu même s'exercer que d'une manière limitée, car on sait que les Russes détruisent ou emportent tous les vivres, tout le matériel dont l'occupant éphémère pourrait profiter.



L'ARTILLERIE RUSSE SUR LES ROUTES DE POLOGNE. — Dans la campagne déserte et pauvre, l'artillerie russe, avec ses convois, se retire vers le nouveau front qui lui a été assigné. Ces canons, aujourd'hui muets et privés de munitions, ont déjà fait de la bonne besogne. La crise qui les oblige à se retirer sera demain conjurée. La nouvelle offensive russe sera terrible et décisive. Il faut rendre hommage, même dans la fortune passagèrement contraire, à la vaillance de nos alliés. La retraite de Varsovie n'est pas une défaite pour l'armée russe demeurée intacte et pleine de bravoure; c'est à ses conséquences qu'il faudra la juger.

LA RETRAITE DES ARMÉES RUSSES EN POLOGNE



LE LIEUTENANT-COLONEL MESSIMY. — L'ancien ministre de la guerre, qui présida, au mois d'août de l'année dernière, à la mobilisation générale et qui depuis a été promu lieutenant-colonel dans un régiment de chasseurs alpins vient d'être blessé, dans les Vosges, d'un éclat d'obus à la cuisse. Sa blessure, quoique grave, n'inspire aucune inquiétude. Cette photographie avait été prise dans les derniers jours de juillet, très peu de temps avant l'événement qui tiendra, pendant quelques semaines, l'ancien ministre loin de ses courageux soldats.



LE PONT DE GALATA. — Situé en plein centre de la ville de Constantinople, au fond du Bosphore, ce pont vient d'être torpillé par un sous-marin anglais.



UN AUTRE HAUT-FAIT. — L'arsenal et la fonderie de canons de Top-Hané, que le même sous-marin bombardait avec un égal bonheur.

## LA VIE MILITAIRE

## LA SITUATION DES ARMÉES

La première semaine du mois d'août n'a vu se produire aucun changement de quelque importance, sur le théâtre occidental de la guerre. Les secteurs qui attirent plus particulièrement l'attention, en raison de l'activité plus grande dont ils sont l'objet, restent toujours les mêmes : celui de l'Artois, dans la région au nord d'Arras ; celui de l'Argonne, où les attaques allemandes ne se comptent plus, inlassablement répétées malgré leur insuccès persistant et malgré les lourdes pertes qu'y éprouve l'ennemi ; enfin, ceux des Vosges, l'un sur le versant lorrain, et l'autre sur le versant alsacien. En Artois, les lignes n'ont pas varié. En Argonne, nous retrouvons toujours les mêmes noms ; le layon de Binarville ; la Fontaine-aux-Charmes ; le Four de Paris ; Marie-Thérèse ; Saint-Hubert. Par conséquent, dans l'ensemble, les positions n'y varient guère non plus. Toutefois, les communiqués journaliers ont signalé de petites



LE CARSO OCCIDENTAL.

fluctuations à la suite de quelques engagements très vifs, où les Allemands ont paru vouloir reprendre leurs projets dans la direction du chemin de fer de Châlons à Verdun par la route des Islettes, déjà visée dans les attaques précédentes. Sur le versant lorrain des Vosges, il s'agit toujours du Ban-de-Sapt, où nos troupes ont accompli de glorieux exploits. Nous avons consolidé nos positions récemment acquises ; nous les avons même un peu développées vers le village de Launois et dans ce village même.

Les comptes rendus détaillés, qui nous sont officiellement donnés après chacun de nos importants progrès locaux, font ressortir la supériorité incontestable de nos troupes sur celles de l'ennemi. Dans le duel par le feu, dans le duel d'artillerie notamment, la supériorité qui apparaît est surtout celle du matériel, soit comme qualité, soit comme calibre et comme nombre ; elle peut donc suivant les circonstances se produire d'un côté comme de l'autre ; mais c'est dans le combat d'infanterie proprement dit que la valeur individuelle prend tout son relief, et c'est là surtout que la supériorité de nos soldats se manifeste.

Depuis une semaine, la situation qui pouvait paraître encore douteuse, ou qui, du moins, comportait une certaine expectative, en Russie, a pris une tournure nettement tranchée. La retraite décidée en principe s'exécute. Deux faits surtout l'ont déterminée : d'abord le passage de la Vistule par l'ennemi au nord d'Ivangorod, où il a pu progresser sur la rive droite, dans une région couverte de forêts, malgré les contre-attaques russes. Ensuite, et surtout, les progrès de cet ennemi sur la rive gauche de la Narew. Les masses allemandes qui ont forcé le passage de cette rivière, s'avancent au delà jusqu'à Ostrow, devenaient dangereusement menaçantes pour les défenseurs de Varsovie. Ostrow, en effet, se trouve à 80 kilomètres en arrière de cette place, et à moins de 20 kilomètres de l'est à l'ouest.

Ainsi, Varsovie et Ivangorod ont été évacués par les Russes, et la retraite est générale. Bien que l'armée russe comprise entre la Vistule et le Bug ait fait reculer l'armée allemande et lui ait infligé de sérieux échecs, elle a dû aussi se conformer au mouvement d'ensemble. A l'heure actuelle, nous ignorons encore quel sera, dans la détermination

prise par les Russes, le sort des places de la Narew, et en particulier celui de Novo-Georgiewsk, qui forme un saillant presque isolé dès maintenant, en avant de Varsovie, au confluent de la Narew et du Bug.

Berlin fête la prise de Varsovie comme un triomphe pour les armes allemandes, bien que les Russes se soient retirés de leur plein gré, ne laissant là qu'une arrière-garde, laquelle a contenu la marche des Allemands en leur faisant subir de lourdes pertes. Mais si ce n'est pas une victoire, ce n'en est pas moins un fait militaire important, et surtout un fait politique appelé à peser beaucoup sur les décisions, ou les indécisions, des neutres. Et à cet égard surtout, nous devons le regretter.

Les Russes vont occuper une nouvelle ligne de défense, celle dont ils avaient envisagé l'organisation, dit-on, dès le début de la guerre, et dans toute hypothèse d'une rupture avec l'Allemagne. Varsovie était déclassée depuis plusieurs années, et il était reconnu qu'Ivangorod ne répondait plus aux conditions de la guerre actuelle. Cette nouvelle ligne, dont j'ai déjà dit un mot la semaine dernière, doit se couvrir au nord par le cours du Niémen moyen, avec l'appui de ses places ; elle doit passer par Grodno et Biélostok, en conservant peut-être, en avant, la place d'Ossowitz, que l'ennemi assiège inutilement depuis si longtemps. Elle doit, ensuite, vers Brest-Litowsk, suivre la ligne du Bug dans la partie nord-sud de son cours. Dans l'intervalle d'une centaine de kilomètres qui sépare Biélostok de Brest-Litowsk, elle trouve un solide point d'appui dans la forêt de Biolowieska, dont la défense est prévue et par conséquent doit être préparée.

Deux points d'interrogation se posent. D'abord, que va-t-il advenir des opérations allemandes vers Riga et vers Kovno ? Si l'intention des Allemands est de continuer à attaquer les Russes sur leur nouvelle ligne, une fois la Pologne conquise, ces opérations vers le nord marquent dès à présent un mouvement combiné contre le nouveau flanc droit. Si non, elles restent isolées, et, semble-t-il, sans but bien défini, en dehors de la constitution d'une base navale dans le golfe de Riga. La seconde question est relative à l'armée du général Ivanhoff, laquelle, jusqu'à nouvel ordre, reste toujours sur le haut Bug, la Zlota-Lipa et le Dniester, où elle ne prend aucune offensive, et où elle n'est pas non plus sérieusement attaquée. La retraite de cette armée vers le nord, dans la direction de Brest-Litowsk, parallèlement à son front, et à courte distance en arrière de ce front, est évidemment possible ; mais cela semble une solution médiocre et peu probable. Elle serait de toute façon gênée, par l'existence entre elle et Brest-Litowsk de cette large région difficilement praticable des forêts et des marécages de Puisk, de la Pripet et de ses affluents de droite. Cette armée semble donc plutôt destinée à conserver tant qu'elle le pourra ses positions actuelles, pour se replier, en cas de nécessité, sur les lignes du sud de la Wolynie et sur celles de la Podolie. Elle resterait ainsi à portée pour reprendre, le cas échéant, une offensive en Galicie orientale et en Bukovine. Alors, suivant les circonstances, et en admettant certaines hypothèses qu'il serait peut-être téméraire d'examiner, une nouvelle phase de la guerre commencerait sur le front oriental.

Général BERTHAUT.

LA BIENFAISANCE A PARIS  
PENDANT LA GUERRE (Suite)

## LES ŒUVRES MILITAIRES

Voici nos blessés dans les hôpitaux, ils ont été bien soignés par les médecins, choyés par les infirmières ; on ne les abandonne pas pendant ce temps. L'Œuvre de la Visite aux blessés, fondée par le général Bonnal, MM. Deloncle et Widor, porte à nos militaires en province et spécialement à ceux domiciliés dans les départements de la Seine et de Seine-et-Oise, toutes les commissions, lettres, vêtements, que leurs familles désirent leur faire parvenir ; mission de soutien moral. Et comme réplique à cette fondation, il existe une Œuvre de la Visite aux blessés de province dans les hôpitaux de Paris, fondation due à Mme de Las-Cases. Le Foyer du Blessé s'occupe plus particulièrement des blessés soignés dans les hôpitaux de l'Assistance publique et organise pour eux des salles de lecture, leur apporte du tabac, des boissons hygiéniques, du papier à lettre. Je citerai encore l'Assistance aux blessés coloniaux, l'Accueil aux blessés ; mais il est impossible d'accorder une mention à toutes ces œuvres ; elles sont trop.

Les militaires convalescents ne sont pas l'objet de moins de sollicitude que les blessés. Nous avons vu, chemin faisant, quelle est la mission entreprise par l'Assistance aux convalescents militaires fondée par la comtesse Greffulhe et M. Maurice Bernard. L'Œuvre du Paquetage du convalescent (fondée par Mme Marfan) prête son assistance aux soldats français et alliés qui viennent de quitter l'hôpital ; elle s'occupe du placement de ceux qui ne sont pas assez valides pour retourner au front,

elle pourvoit à leur vie matérielle jusqu'à ce qu'ils aient trouvé un emploi.

Si nos blessés et nos mutilés méritent qu'on s'intéresse à eux, nos soldats tombés aux mains de l'ennemi ne méritent pas moins de faveur ; car, à peu d'exceptions près, ils sont très malheureux. L'Œuvre du Vêtement du prisonnier de guerre envoie des dons en espèces aux prisonniers français et belges, en franchise de port et de douane, par l'intermédiaire de l'Ambassadeur d'Espagne, à Berlin. L'Œuvre de Mlle Koppe, le Paquet des Prisonniers de guerre, remplit le même but charitable. L'archevêché de Paris a recueilli de nombreuses souscriptions en faveur de nos prisonniers, et le Cercle Jeanne-d'Arc, sous l'impulsion de Mlle Brives, a assumé une mission semblable. Il existe aussi des œuvres pour aider les familles dans la recherche des militaires blessés, disparus ou prisonniers ; elles ont établi des correspondances avec l'Allemagne par le moyen des pays neutres, grâce à la réciprocité promise aux Allemands prisonniers en France. La province a devancé Paris dans cette voie ; ou du moins les relations de voisinage de Lyon avec la Suisse font que l'Associa-



Sir Henry Borden, premier ministre du Canada, quitte l'état-major du corps d'armée à A...

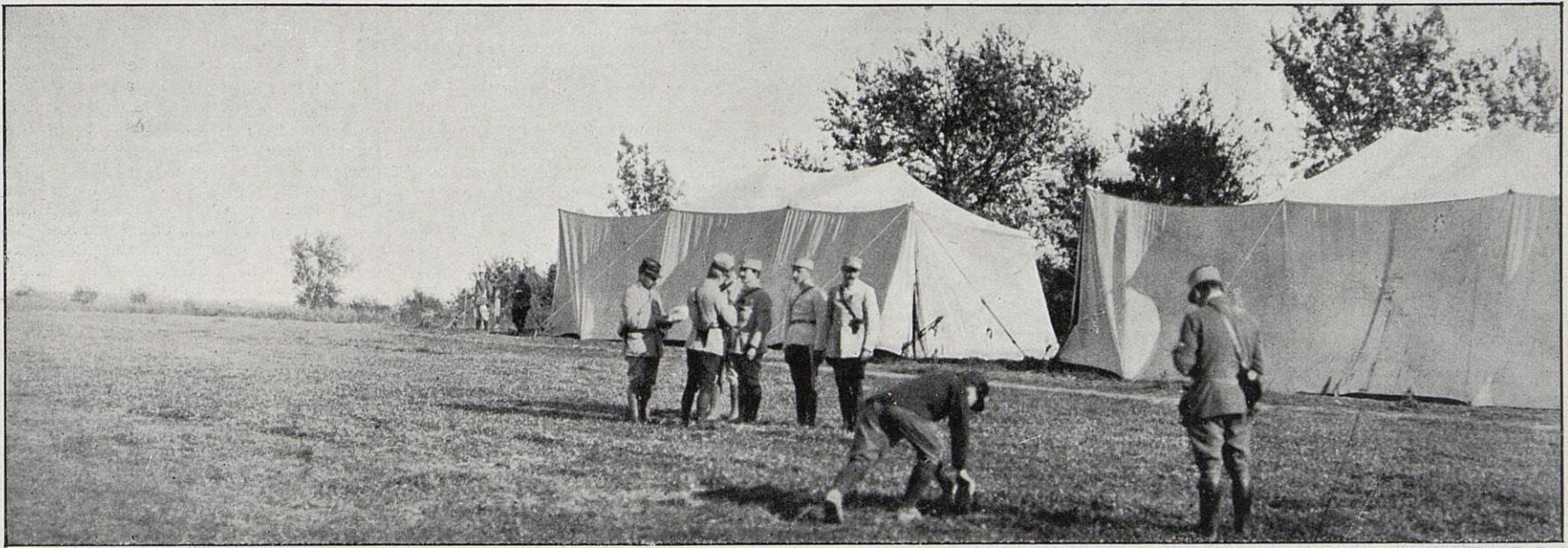
tion française pour la recherche des prisonniers ou des disparus rend aux familles de réels services. Notre confrère le *Figaro* a centralisé les Secours aux Prisonniers de guerre sans ressources, œuvre dont le titre dit toute l'utilité ; et Mme Adolphe Brisson, est aussi l'initiatrice de l'œuvre de l'Adoption des Prisonniers ; nos malheureux soldats confient à leurs marraines quels sont leurs désirs ; ces désirs sont réalisés et des envois arrivent quelque temps après dans les camps si tristes qui sont ainsi subitement éclairés d'un rayon de joie ensoleillée.

Une bonne idée est toujours suivie ; l'œuvre de l'Adoption des Prisonniers existe sous une seconde incarnation. Elle s'appelle « Pour nos Sœurs », et Mlle Mirman en est la présidente. Un office de renseignements sur les prisonniers de guerre a été fondé par M. Steen, de qui on a entendu cet hiver plusieurs intéressantes conférences sur ce sujet. Il existe aussi une œuvre, Le Signal, qui a pour but la recherche gratuite des disparus. Puis c'est M. Taride, qui non content de fournir à nos enfants captifs des secours en nature, leur adresse aussi des livres qui peuvent défier les scrupules les plus exagérés et les consignes les plus sévères des commandants des camps allemands. L'Œuvre du Prisonnier de guerre, fondée à Genève, a une succursale importante à Paris ; c'est Mme Jean Trarieux qui en est la dévouée secrétaire.

Enfin vous savez quel est le pain qui se fabrique en Allemagne depuis l'hiver dernier. Nos pauvres petits soldats prisonniers n'ont pas été habitués dans le doux pays de France à se nourrir d'un pain de pareille qualité, d'un pain qui n'a de nom dans aucune langue. Pouvaient-ils être privés du bon pain français, blanc à l'intérieur, doré à la surface ? Pouvaient-ils continuer à se nourrir avec l'aliment allemand sans risquer des maladies graves d'estomac ? Non. L'œuvre du Pain des Prisonniers, fondée par l'abbé Plateau, se charge d'envoyer aux captifs déshérités ou sans famille le pain dont aucun Français ne peut être privé.

(A suivre)

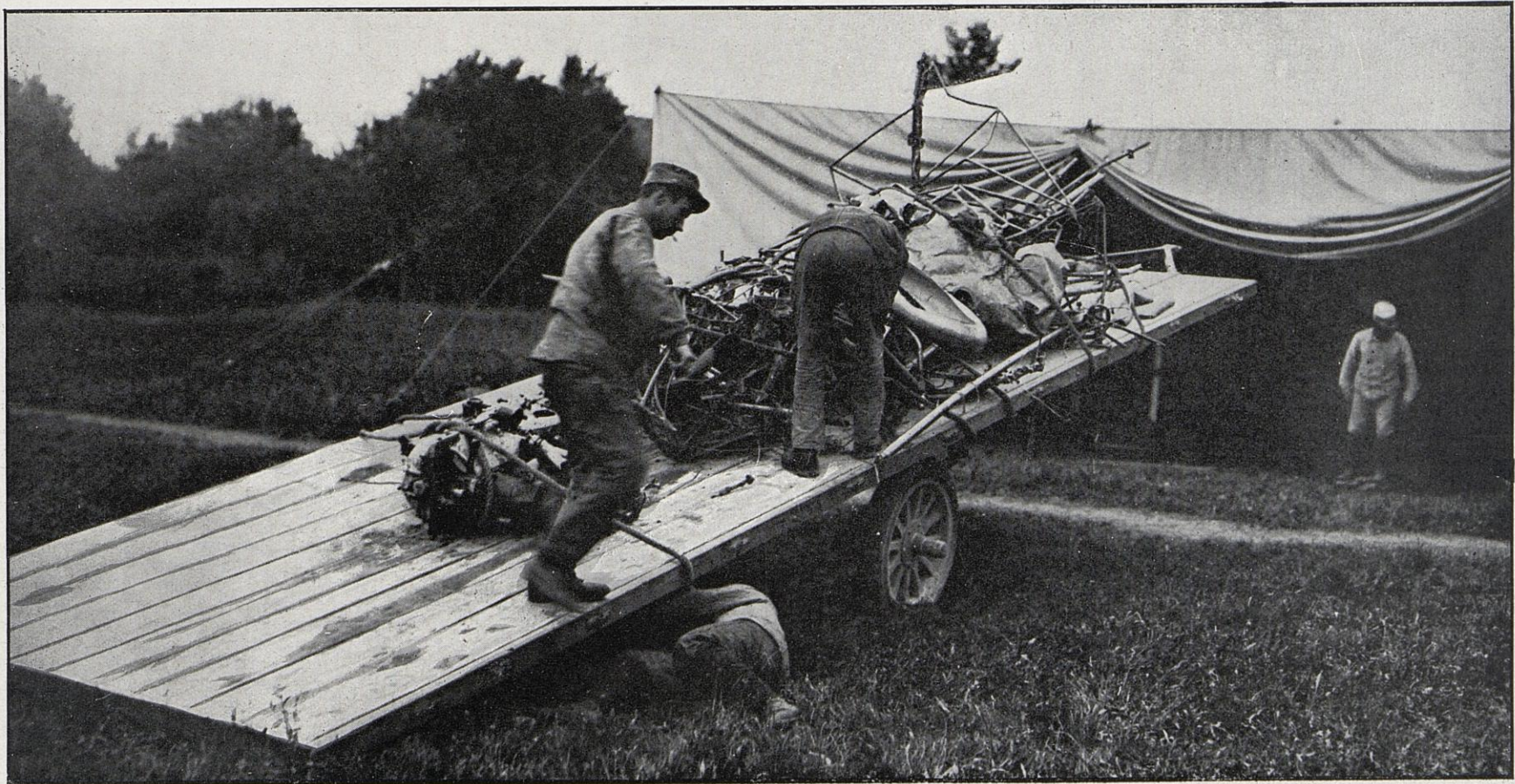
Louis SCHNEIDER.



Le lieutenant aviateur Pégoud reçoit la croix de guerre, peu après avoir abattu son sixième Aviatik, le 12 juillet dernier.



Les amis et les camarades de Pégoud (×), groupés autour de son appareil, décoré de fleurs, le soir du combat livré au-dessus d'Altkirch (11 juillet).



LES HAUTS-FAITS DE NOS AVIATEURS. — On enlève les débris d'un des aviatiks abattus par le vaillant aviateur Gilbert.

## LES LIVRES NOUVEAUX

Depuis Cyrano de Bergerac et son *Histoire comique de la Lune et du Soleil*, depuis le *Voyage à travers les espaces imaginaires* écrit vers 1745 par l'un de mes ancêtres, il a été composé nombre d'ouvrages de fantaisie ou de science sur ce monde céleste hier encore inconnu, moins ignoré aujourd'hui, qui, depuis qu'il y a des hommes, préoccupe leur curiosité et incline les âmes à la méditation. De siècle en siècle, les générations ont attaché leurs regards à ces mêmes étoiles perdues dans les profondeurs de l'infini, les prenant tantôt pour les clous d'or de la voûte azurée, tantôt pour des lampes allumées par le Créateur. Aujourd'hui justice a été faite de ces naïves illusions ; cependant, en dépit de l'instruction obligatoire, la plupart de nos contemporains ignorent les grandes lois régissant l'Univers et ne sont guère mieux informés des merveilles du Ciel qu'un pâtre de Chaldée ou un Egyptien du temps des Pharaons. Ce n'est point, pourtant, la faute des savants et en particulier de M. Camille Flammarion, lequel, depuis des années, s'est donné pour tâche de développer parmi la masse le goût de l'Astronomie vers quoi convergent les acquisitions de l'esprit humain et

qui relie toutes les sciences en une grande synthèse (abbé Moreux).

L'œuvre de l'ancien directeur du *Cosmos* est extrêmement importante, elle comprend environ une quarantaine de volumes dont quelques-uns sont d'une philosophie souvent audacieuse, dont plusieurs offrent l'intérêt des fictions les plus ingénieuses, qui tous abondent en poésie et nous laissent, — alors même que nous sommes contraints à des réserves, lorsqu'il nous est interdit de suivre le penseur dans ses déductions, ses conclusions, — troublés comme au bord d'un abîme.

M. Flammarion semble avoir adopté pour devise ce vers de l'Allighieri : *Je suis monté dans le Ciel et j'ai vu des choses que ne sait ni ne peut redire celui qui descend de là-haut*. Sur les fortes ailes de la Science il s'est élançé vers les astres à plus de cent millions de milliards de kilomètres, distance qui, astronomiquement parlant, n'a rien d'extraordinaire. Nul n'ignore combien Mars doit chez nous de popularité à M. Camille Flammarion. Il s'est occupé passionnément des conditions d'habitabilité de la planète que, grâce à ses travaux, nous connaissons, au point de vue géographique, presque mieux que notre propre terre. Ce problème de Mars qui lui est cher, il y est revenu fréquemment, il y revient encore

dans les *Rêves Etoilés* (que publie l'éditeur E. Flammarion) et nous permet l'espoir d'une possibilité de communication avec les Martiens par la Télégraphie sans fil. Ah ! Que je voudrais vous énumérer les splendeurs que le savant découvre en déambulant par l'idée dans le voisinage de ces groupes multicolores qu'éclairèrent des soleils couleur de rubis, d'émeraudes ou de saphir. On croirait, en parcourant ces chapitres, entendre un conte féérique, un récit des Mille et Une Nuits.

Il ne m'est point possible de m'arrêter ici à la partie intitulée : *A propos de l'Amour*. L'auteur y reprend la théorie de Schopenhauer : *L'Amour est un stratagème de la Nature*, et déclare que nous ignorons sur la terre ce que c'est qu'aimer. Dans le monde sidéral la combinaison est si intense, — le sens électrique étant entièrement développé, — que de deux êtres il n'en reste qu'un.

Voilà qui est pour nous réjouir et consoler bien des cœurs. Lisons pour ce motif, — pour d'autres meilleurs encore, — ce livre qui nous instruira avec éloquence, nous promenant de l'Univers antérieur à un Univers ultérieur, et nous fera échapper, — au moins pour quelques heures, — aux horreurs et aux tristesses du présent.

Paul d'ABBES.

## LA MODE

Les chapeaux de velours se montrent déjà ! Ils nous évoquent un peu prématurément peut-être les mélancolies prochaines de l'automne. La coiffure se modifie sensiblement. Quelques formes très nouvelles, en peluche, en panne, en soie brillante, assez larges et coiffantes. Les capelines, les bérets drapés et très enlevés ont un grand succès.

La forme « Niche » revient également, les petits chapeaux de velours sont moins nombreux. A coques et oreilles très enlevées devant, à nœuds immenses, ils coiffent les jeunes minois.

De très jolis canotiers de panne ou de velours ou encore les formes de soie

## LA SEMAINE

Vous savez ce que content les aieules sur la fabrication des cloches au temps des maîtres fondeurs des Flandres ou de Lorraine ? Chacune rapportait dans son plus fin mouchoir ses plus chères reliques : bagues, médaillons, monnaies d'or — ses amours et ses souvenirs, ses rêves et son cœur. Ainsi, dans les beffrois romans ou les chapels gothiques c'était, avec la cloche neuve, toute l'âme ancienne et fidèle du pays qui chantait.

Il est impossible de ne pas éprouver, à cette heure, la même pensée et la même émotion qu'à l'époque des vieux fondeurs. Les usines fument et grondent, les tours ronflent, l'acier passe sous l'emboutissoir — et c'est le canon qui tonne et c'est l'obus qui siffle, éclate, pave de fer le chemin de la victoire. Or, afin que le « 75 » pointe sa volée grise, que le projectile déchire le ciel, il a fallu que la France d'aujourd'hui fût pour la patrie le même sacrifice que les aieules accomplirent jadis pour leur foi. Les coffrets et les bas de laine seront vidés dans les caisses publiques. Les voici les vieilles pièces d'or aux effigies qui s'effacent, aux déesses usées ; voici les anciens rois, les empereurs, les républiques, voici l'immortelle Semouse jetant à pleine main sur la haine et la mort ses violettes, ses fleurs de lis, ses églantines ; une idée dans chaque fleur.

Ne nous lassons point d'admirer « ce grand renouveau moral ». Reconnaissons une fois de plus combien le poète a raison de comparer la « province gauloise » au saule verdissant.

Et de découvrir la nation si forte, si belle, on la rêve parfaite, idéale. Chacun veut profiter de la grande épreuve pour s'épurer. La guerre qui, pour d'autres, est la régression, le retour forcé à toutes les violences de l'instinct, est pour nous une « élévation ». Vous avez lu ces rapports relatant que sur le front russe comme sur le nôtre, les Boches chargeaient parfois ivres d'éther ou d'eau-de-vie. On nous a même représenté les 10.000 cavaliers qui, sous la conduite du Kaiser, attendaient l'heure de l'entrée triomphale dans la capitale de la Lorraine, frémissants d'impatience... et de rhum. Or, chez nous, non seulement l'alcool est combattu à l'arrière, mais il est proscrié du front. Les colis ouverts à l'arrivée en présence du destinataire seront expurgés de tout le poison qu'ils pourraient contenir. La provision confisquée ne sera même pas réservée aux « fricoteurs » des deux ou troisièmes lignes, ces embusqués dont on dit que le moral est bon — ce qui est bien heureux — il sera répandu sur le sol. Voyez-vous le conte fantastique que Villiers de l'Isle-Adam eût écrit avec ce titre et ce sujet : la terre ivre ? Imaginez-vous, après qu'elle aura absorbé des flacons et des litres, la vieille glèbe déchirée, lacérée, brûlée faisant tout à coup un printemps radieux au

cœur de l'hiver reprenant, libérant, épurant par la force de ses racines, de ses branches, de ses parfums toute la terre sacrée de la patrie ?...

Il y a cependant dans le domaine de la réalité quotidienne un phénomène aussi étonnant. Tandis que la douleur saigne et crie, que les fureurs se heurtent, que les notes s'échangent et que les bateaux coulent, que des milliers d'êtres en pleine jeunesse et en pleine joie ferment leurs yeux à la beauté du jour, un puissant américain, M. Rockefeller, achète une Aphrodite attribuée à Praxitèle.

Ce geste, c'est comme la maison qui repousse du sol, comme les enfants qui rient parmi les fleurs sur les seuils heureux. Que l'on souffre et que l'on meure, qu'on attente aux plus hauts sentiments, aux plus nobles pensées, qu'on viole les traités, les femmes et les territoires, que tout l'idéal, toute la civilisation soient un instant remis en question par la barbarie, cela est peu, cela n'est rien. La beauté demeure étincelante et souveraine. Au delà des océans, là-bas sur le rivage des Amériques où se ruent les appétits, où l'industrie brasse les matières, les idées et les forces, une main se dresse et montre comme un ostensor à l'humanité ce qui dure, ce qui survit, ce qui émerge des flots de sang et des flots bleus : l'Anadyomène. J. DE BARONCELLI.

## ÉCHOS

## A L'HOPITAL DES MUNICIPALITÉS CANADIENNES

Sir Robert Borden, premier ministre du Canada, venu fin juillet à Paris, pour d'importantes questions militaires et financières, a tenu à visiter le magnifique hôpital des Municipalités Canadiennes de la rue de la Chaise, formation sanitaire à laquelle tant de grands blessés français doivent leur guérison.

Le docteur Charles Bonnet, médecin-chef et propriétaire de la Maison de Santé, M. G. Delavenne, administrateur, secrétaire du Conseil Municipal de Paris, conseiller général de la Seine, ainsi que Mmes Ch. Bonnet et Chatel, ont fait les honneurs de l'hôpital Canadien à Sir Robert Borden, qu'accompagnaient l'honorable Philippe Roy, commissaire général du Canada, le major général Lancelot Storr, aide de camp du maréchal Kitchener, le major Baré, MM. Dastou et de Martigny, de la Chambre de Commerce Canadienne de Paris.

Le docteur Bonnet a présenté au premier ministre l'éminent professeur et docteur Jean-Louis Faure, chirurgien-chef, le corps médical, les infirmières et les blessés, officiers et soldats.

Puis, après avoir reçu une gerbe de fleurs des mains d'une infirmière canadienne, Sir Robert Borden visita longuement les divers services, les vastes salles d'opération, les chambres confortables et modernes, le splendide parc et s'arrêta

affectueusement auprès de chaque grand blessé.

Le premier ministre du Canada félicita chaleureusement le docteur Charles Bonnet et M. G. Delavenne et leur promit de faire connaître aux municipalités canadiennes la parfaite utilisation de leurs généreuses souscriptions.

## BIBLIOGRAPHIE

Nous nous faisons un devoir de signaler à nos lecteurs la mise en vente, au profit des réfugiés des départements envahis, de l'ouvrage de feu M. H. de Saint-Germain, savant helléniste : *L'Orient à vol d'oiseau ou la Vérité sur le voyage de Guillaume II*.

Les chapitres consacrés aux Dardanelles et aux détails de la visite du Kaiser donnent à cette relation un vif intérêt d'actualité.

Ce volume de format in-8° comprenant 535 pages est orné de 128 gravures. Prix : 3 francs.

Il n'a jamais été mis dans le commerce.

Adresser les demandes à E. Renart, libraire-éditeur, 2, rue de Lorraine, Maisons-Alfort et aux principaux libraires de Paris et des départements.

## CARNET DE DEUIL

Nous avons appris avec une sincère affliction la mort de M. Alphonse Lenoir, qui vient de succomber, dans sa propriété d'Hennequeville, aux suites d'une longue maladie.

Sa disparition causera une douloureuse émotion dans le monde politique et financier où il était si répandu et où il occupait une place si considérable.

La sûreté de son jugement, la loyauté de ses rapports, sa grande intelligence, sa parfaite bonté lui avaient valu autant de précieuses sympathies que de solides amitiés.

## FÊTE DE L'ASSOMPTION

A l'occasion de la fête de l'Assomption, les coupons de retour des billets d'aller et retour délivrés sur le réseau de P.-L.-M. à partir du 11 août 1915 seront valables jusqu'aux derniers trains de la journée du 23 août, étant entendu que les billets qui auront normalement leur validité plus longue conserveront cette validité.

La même mesure s'étend aux billets d'aller et retour collectifs délivrés aux familles d'un au moins 4 personnes.

## LES STATUES DE REIMS

Une erreur de mise en page nous a fait omettre, dans notre dernier numéro, de citer la provenance des belles photographies de statues de la Cathédrale de Reims, que nous avons publiées.

Ces images si bien venues font partie de la collection « Photos de Reims Cathédrale », clichés Doucet.

## LE CHOIX D'UNE CARRIÈRE

La brochure *Situations*, véritable guide pour le choix d'une carrière, est adressée gratuitement sur demande adressée à l'Ecole Pigier, 53, rue de Rivoli, Paris.



Béret de velours betterave, orné d'une rose. (Photo MANUEL)

brillante, ou en peluche rose, accompagnent les tailleurs. Quelques-uns, n'ont d'autre garniture que des coulisés nombreux et des gansés de tailles différentes. Ils sont de teintes vives : cerise, vieux bleu, betterave, rouille, rubis. Ils sont à peine ornés, à plat, de fruits ou de fleurs très originaux, en perles d'acier ou en peau légère travaillée.

Sur de jolis visages on voit aussi des bonnets de taffetas coulisés et ornés de ces fleurs du même ton de nuances précieuses assorties à l'ensemble et à petite jugulaire de moire ou de velours. En « vieux bleu », en « mauve pame », ces bonnets sont de petites merveilles.

Les très petites plumes se montrent aussi en couronnes, sur certains bonnets de feutre, à fonds coulisés de taffetas. Parfois, elles se placent de côté en un chou volumineux.

Les formes « Niche » ou « capeline », en velours, domineront cette saison ; la femme pratique restera fidèle au canotier, de taille moyenne si seyant toujours et qui se porte en toutes circonstances. Les ailes feront aussi une garniture facilement renouvelable et charmante aux chapeaux.

Par exemple, voici une originalité de la mode que je recommande à mes lectrices : sur un canotier noir doublé de rose, de très fines plumes roses « ibis » se placent régulières et recouvrent toute la passe du chapeau sans autre garniture que cette fantaisie. Les aigrettes et les paradis ne se verront guère, la mode veut rester discrète.

Comtesse MAUD.